

XI^e Festival des Festivals de Toronto

Une deuxième décennie qui s'annonce comme la précédente

Élie Castiel

Number 31-32, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22083ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (1987). Review of [XI^e Festival des Festivals de Toronto : une deuxième décennie qui s'annonce comme la précédente]. *24 images*, (31-32), 27–28.

XI^e FESTIVAL DES FESTIVALS DE TORONTO

Élie Castiel

Une deuxième décennie qui s'annonce comme la précédente

Chaque année, le Festival des Festivals de Toronto rejoint un public qui profite de cet événement culturel pour se nourrir de produits étrangers autres qu'américains. Avec raison, puisqu'un très faible pourcentage de ces films sortiront sur le marché au cours de l'année. Par la même occasion, les distributeurs (avec la complicité des programmeurs) lancent leurs films «locomotives» pour s'assurer s'ils marcheront ou pas. Chose difficile à prédire, l'accueil du public étant généralement chaleureux. Un interrogatoire s'impose: cet engouement des spectateurs manifesté au cours du Festival persistera-t-il par la suite? Dans un autre ordre d'idées, les organisateurs ont jugé bon de répartir les films en différentes sections.

LES SOIRÉES GALA: COMME AU THÉÂTRE

Dans un sens, cette section équivaut à la section Hors-Concours du Festival des Films du Monde, mais réduite des trois quarts. En général, les films inscrits sont ceux qui prendront l'affiche très peu de temps après le Festival. Cette année, sur 10 films proposés, la première moitié provenait des États-Unis, l'autre était partagée entre le Canada et Israël, suivis de trois co-productions entre la France et les États-Unis, l'Italie et le Brésil. Quatre de ces films ont retenu notre attention.

'*Night, Mother* nous a paru un peu fade malgré les intentions des auteurs et la présence remarquable des deux comédiennes principales, Sissy Spacek et Anne Bancroft. Nous y reviendrons lors de sa sortie en salle.

Un peu plus abouti est le traitement cinématographique de *Children of a lesser God*, gagnante de trois «Tony Awards». L'histoire est celle d'un jeune professeur pour mal-entendants qui tombe amoureux d'une jeune fille sourde-muette. Le film comporte des scènes réussies, parfois drôles, souvent

touchantes. Mais en concentrant la caméra sur le duo amoureux, Haines cache le véritable propos de l'intrigue: la description d'un milieu inusité. Les comédiens, John Hurt et une nouvelle venue, Marlee Maitlin, s'en tirent avec brio. Il est tendre, compréhensif et passionné. Elle est impulsive, coléreuse, et en fin de compte éperdument attachée.

Du théâtre de Broadway, nous passons à celui de Bertold Brecht. Ruy Guerra, un des pionniers du «Cinema Novo» brésilien, délaisse la dialectique des œuvres précédentes *Os Fuzis (Les Fusils)*, *Sweet Hunters (Tendres chasseurs)*, ... et plus récemment *Erendira* et se lance dans un tout autre projet. *Opera do Malandro* est une pièce écrite par Chico Buarque, également co-scénariste du film, inspirée de *L'opéra de quat'sous* de Brecht et très librement adaptée à l'écran par Guerra. Nous nous trouvons dans une Rio de Janeiro remplie de voleurs, de trafi-

quants, de maquereaux et de prostituées. Le film est allégé de tout aspect mélodramatique par l'apport des éléments «chants» et «dances» intégrés à l'action et maintenant la continuité dans la ligne narrative. Plein d'entrain, il soutient avec mélancolie les aspects de la comédie musicale hollywoodienne d'antan.

Si le Brésil de Ruy Guerra suit les rythmes de la Bossa Nova dans l'agglomération d'une grande ville, celui de Chris Cain nous entraîne dans la jungle amazonienne, lieu privilégié pour le magique et le légendaire. *Where the river runs black* est l'adaptation du roman «Lazaro» écrit par le Canadien David Kendall, chroniqueur dans un quotidien de Toronto. Le Père O'Reilly, missionnaire au Brésil découvre le secret d'un enfant vivant avec sa mère dans la jungle. Une certaine légende raconte qu'un dauphin transformé en femme aurait donné naissance à un petit garçon. Est-

Where the River Runs Black de Christopher Cain



ce le même enfant trouvé par le Père O'Reilly? Le sujet, intéressant, aurait pu laisser croire à un meilleur résultat. La photographie de Juan Ruiz-Anchia vient sauver le film de l'ennui. La jungle amazonienne, avec sa végétation luxuriante et sauvage paraît brillante et majestueuse. Les comédiens quant à eux ne semblent pas croire un seul instant à leur rôle bien que le petit Alessandro Rabelo arrive, par moments, à nous émouvoir. Mais ces moments sont de très courte durée.

LA SECTION 20/20: POUR LES DÉCOUVERTES

Comme tous les ans, cette section englobe une vingtaine de productions d'un peu partout à travers le monde. Le but des programmeurs est de soustraire le spectateur à l'habitude d'un cinéma éloigné des courants hollywoodiens.

Dans *The Assault (De Aanslag)*, Fons Rademakers examine les divers niveaux de la culpabilité et de l'innocence, de l'acte héroïque et de la lâcheté. Il y parvient de façon honnête. On sent qu'il a du métier. Un fait à noter — l'interprétation du jeune Marc Van Uchelen, d'une troublante intensité.

Je hais les acteurs de Gérard Krawczyk est peut-être bien la révélation française du Festival de Toronto. Disons tout de suite que, fort probablement, le film fera sensation au «box-office». Comme nous le savons déjà, Hollywood a produit de centaines de films dont l'action se situait en France, où les protagonistes étaient des Français, mais où tous parlaient anglais. En adaptant un roman de Ben Hecht (scénariste de *Gilda*, *The Rope Scarface* ...) intitulé «I hate actors», le réalisateur a inversé ces caractéristiques. Le film, pris dans un ton de comédie, se déroule dans le milieu des grands studios américains de l'avant-guerre. Une pléiade de vedettes dont Jean Poiret, Bernard Blier, Michel Galabru, Michel Blanc, Guy Marchand, sans oublier une très brève apparition de Gérard Depardieu, complète le canevas de cette satire amusante, affolante et sincèrement drôle.

«CONTEMPORARY WORLD CINEMA»:

L'ultime réalisation de Joseph Losey, mort en 1984, est une pièce de théâtre adaptée pour l'écran. *Steaming* réunit la clientèle féminine d'un bain turc. Les femmes qui le fréquentent sont de condi-

tions sociales différentes. Mais une fois là, elles sont toutes poussées par l'attrait des confidences... Déjà dans *La Maison de poupée (A Doll's House)*, Losey avait opté pour le huis-clos théâtral. Ici, il continue dans cette voie et y réussit grâce à de brillants exercices de mise en scène manipulés par une caméra circulaire. Les comédiennes sont dirigées admirablement. Le portrait que Losey se fait des femmes semble indiquer que derrière leurs masques, dans leur nudité, entre elles, ces femmes essaient d'échapper aux regards critiques des autres, ces hommes qui mènent le monde.

... *Le Diable au corps (Diavolo in corpo)* de Marco Bellocchio est une déception malgré son léger parfum de scandale. Cette version contemporaine du roman de Radiguet (de loin inférieure à celle de 1947 tournée par Claude Autant-Lara) ne sert que de prétexte à assumer la personnalité et la sensualité de Maruschka Detmers. Bellocchio montre cependant qu'il n'a rien perdu de ses préoccupations: valeurs idéologiques, vision saugrenue de la famille, regards sur la folie — concepts qui se trouvent estompés par la vacuité du scénario et par une mise en scène égarée. Quant à la scène SCANDALE (une fellation), elle apparaît d'une gratuité désarmante.

Maruschka Detmers dans *Le Diable au corps* de Marco Bellocchio

